

Feuilleton du Pays du dimanche : Les cantiques d'Yvan

Autor(en): **Camfranc. M. du**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **2 (1899)**

Heft 103

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-249147>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS

DU DIMANCHE

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction
Pays du dimanche

à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS 27^{me} année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

27^{me} année LE PAYS

Nous commençons à ce numéro la publication d'un très intéressant feuilleton

Les cantiques d'Yvan

par l'écrivain si distingué, M. du Camfranc qui a déjà tant charmé nos lecteurs.

NANSEN

à la recherche du Pôle Nord

(Suite et fin.)

Après avoir suivi Nansen dans sa course aventureuse, retournons maintenant sur le Fram et accompagnons-le pendant la seconde période de son voyage. Nansen l'avait quitté, comme nous l'avons dit, le 14 mars 1893, au nord du cap Tscheljuskin, à 102° 27' de longitude et 83° 59' de latitude. Le vaisseau continua à être poussé mais très lentement, vers l'occident. Vers la fin d'avril, la marche s'arrêta. Le 22 juillet, Sverdrup et son équipage étaient à 73° de longitude et 84° 50' de latitude. Il faut donc admettre que Nansen, se dirigeant vers la Terre de François Joseph dut passer à une distance de son vaisseau assez peu considérable. Après le 22 juillet, le Fram fut repoussé vers l'orient, puis reprenant sa marche vers l'occident il arrivait, le 16 octobre, à 66° degré de longitude, c'est-à-dire presque au nord du point où Nansen avait mis le pied sur la Terre de François-Joseph. En même temps,

il s'était avancé considérablement vers le nord, car il avait atteint 85° 57' de latitude, 17° seulement de moins que Nansen. Pendant la seconde moitié d'octobre et pendant l'hiver, il se porta rapidement vers l'occident tout en inclinant un peu vers le sud. A la mi-février 1896 il était arrivé à 24° de longitude et 84° 20' de latitude, c'est-à-dire, il était déjà au nord du Spitzberg tandis que Nansen était encore dans ses quartiers d'hiver. Arrivé là, le Fram resta presque immobile jusque vers la mi-mai; puis fut poussé de nouveau, et rapidement, vers le sud-ouest, c'est-à-dire vers la mer qui sépare le Groënland du Spitzberg. C'était heureux, car, pendant l'été, nos voyageurs devaient songer sérieusement à sortir enfin des glaces polaires. Le 19 juillet, le Fram était à 83° 14' de latitude et à 14° de longitude orientale, c'est-à-dire à environ 250 kilomètres du cap Nord, de la pointe septentrionale du Spitzberg, du point où Andrée attendait avec son ballon le moment favorable pour voler vers le pôle nord. Ne voulant pas se laisser entraîner par les glaces sur les côtes du Groënland, ni s'exposer à passer un quatrième hiver dans les régions polaires, se sentant en outre dans le voisinage de la mer libre ou navigable, Sverdrup et son équipage résolurent de dégager leur vaisseau et de s'ouvrir un passage à travers les glaces. Ils firent donc sauter la glace à coups de mines et parvinrent après plusieurs jours de travail, à rendre à leur navire la liberté de ses mouvements. Du 19 juillet au 13 août ils se frayèrent une route ou se creusèrent un canal à travers un banc de glace de 150 milles carrés d'étendue. Faisant usage tour à tour de la vapeur et du fulmicoton ils finirent, à force d'efforts, par s'ouvrir une voie à travers les glaces flottantes.

Le 14 août, le jour même où Nansen débar-

petit groupes d'incurables, et, de Paris aux Pyrénées, le voyage est dispendieux; mais sœur Florence connaissait un cœur généreux qui ne refusait jamais.

Longtemps elle avait marché; puis, arrivée dans le voisinage du parc Monceau, elle s'arrêta devant la maison de celle qui était à l'heure lumineuse du plein succès. Paris s'était follement épris de son incomparable cantatrice, Marie-Alice Bocellini, et la fêtait chaque soir. Jamais encore les amis de la délicate musique n'avaient entendu apporter, à l'art du chant, tant de science profonde unie à tant de charme.

Cependant, avant d'entrer, sœur Florence eut un instant d'hésitation. Sa cornette blanche n'était guère à sa place dans le salon d'une actrice; elle allait entrer: sa présence pouvait être utile à la cantatrice. Il suffit souvent d'une bonne parole pour toucher une âme et la ramener à Dieu.

Sous la marquise, le perron offrait des marches arrondies, conduisant à un véritable vesti-

quait à Vardö, le Fram arrivait en pleine mer, cinglait vers le cap Nord où se trouvait l'aéronaute André, puis arrivait le 21 août à Sjarvö où Sverdrup apprit que Nansen venait d'arriver en Norvège huit jours auparavant.

Le Fram trouva Nansen et Johansen à Tromsø. Partout où il passa, à Tromsø, à Bergen, à Drontheim, à Christiansand, ses hommes furent reçus avec les plus grands honneurs. Nansen et ses compagnons traversèrent en triomphateurs les rues de Christiania décorées magnifiquement et furent reçus au château royal par le roi de Suède et par le prince héritier qui étaient venus exprès en Norvège pour honorer ceux à l'héroïsme desquels le pays applaudissait tout entier.

Nansen avait démontré l'inanité des prédictions que lui avaient faites les ingénieurs et les navigateurs anglais lui déclarant que son navire et son équipage seraient engloutis par les glaces polaires. Il avait démontré aussi la justice des théories sur lesquelles il avait échafaudé son plan courageux.

Le voyage de Nansen eut aussi des résultats scientifiques qui ne sont pas à dédaigner.

Jusqu'alors on avait cru généralement que la mer diminuait en profondeur à mesure qu'elle s'avancait vers le nord. Nordenskjöld avait contribué à affermir cette idée. Nansen avait lui-même admiré cette hypothèse et pensait seulement que la mer polaire était traversée par un canal profond. Or tous les sondages pratiqués par Nansen lui ont fait voir que sur tout le parcours du Fram, la mer a des profondeurs de 3 à 4000 mètres.

La conséquence à tirer de ce fait, c'est qu'il n'y a pas de terres ni d'îles d'une certaine étendue, ni dans le voisinage de la route suivie

bule de palais, avec ses colonnes cannelées et ses tentures de vieilles tapisseries. Dans des niches s'abritaient des statues en marbre. Apollon jouait de la flûte, et Orphée de la lyre. Dans ce vaste hall, empli de fleurs, sœur Florence ressentit un peu de malaise; elle n'était point accoutumée à cette atmosphère de serre chaude, et à cet étouffement des tentures. Elle n'était point créée pour les élégances et les raffinements du confort; et, devant tout ce décor, elle murmurait.

— Ma place, à moi, est bien au milieu des pauvres gens.

Et elle ressentait déjà comme une nostalgie de sa salle aux murs blanchis et aux lits de fer où reposaient les malades, les chères petites pour lesquelles elle allait quêter. La mollesse des tapis sous ses pieds, chaussés de solides souliers, lui était une souffrance; la hauteur des plafonds, la tenue des gens, les reflets du jour dans les hautes glaces au lieu de lui faire éprouver la sensation délicieuse, si chère aux belles

Feuilleton du Pays du Dimanche 1

LES

Cantiques d'Yvan

PAR
M. DU CAMFRANC

1

On ne la voyait guère que lorsqu'il fallait ses mains pour panser, son dévouement pour consoler.

Soulager ses chères petites incurables était son unique joie; sœur Florence n'en connaissait pas de meilleures. Que lui importaient les bruits du monde? ils n'arrivaient même plus à son oreille.

Elle venait, cependant, de quitter son hospice pour se diriger vers de riches quartiers; elle rêvait, la chère sœur, d'envoyer, à Lourdes, un

par le Fram, ni dans le voisinage immédiat du pôle nord.

Le pôle lui-même est dans une mer où l'on trouvera toujours des glaces mouvantes comme celles que Nansen a traversées dans son expédition en traîneau.

Tandis qu'un courant amène l'eau chaude du golfe du Mexique jusque sur les côtes de l'Islande, du Spitzberg et de la Nouvelle-Zemble, un autre courant, partant des côtes de la Sibérie, et passant au nord de la Terre de François-Joseph et du Spitzberg charrie l'eau froide et des masses de glace jusque sur la côte orientale du Groënland.

Quant à la température des eaux de la mer, Nansen a constaté le fait suivant : Sous la couche d'eau supérieure qui est froide, glacée et relativement peu salée il y a vers 400 et 500 mètres de profondeur une couche d'eau moins froide qui a 1 degré centigrade de chaleur. Plus bas, l'eau redevient plus froide pour être de nouveau plus chaude au fond de la mer.

Le long de la côte de la Sibérie, Nansen a découvert toute une série d'îles qui ne figurent pas sur les cartes que nous avons. Les contours des côtes de la Sibérie sont en général assez mal dessinés. C'est ainsi que la presqu'île des Samoïes doit être reculée d'un demi degré vers l'orient. La baie de Taymir a une forme autre que celle qu'on lui prête généralement.

La Terre de François-Joseph ne se compose pas d'îles aussi étendues que le capitaine Payer l'avait supposé. Ce n'est qu'un groupe d'îles qui n'ont que peu d'étendue. Ces îles forment des espèces de cônes de basalte dont l'élévation ne dépasse pas 600 mètres. Vers le sud de l'archipel on aperçoit, sous la basalte, une puissante couche d'argile qui peut avoir de 150 à 180 mètres d'épaisseur et qui appartient aux terrains jurassiques. On y trouve de nombreux fossiles et surtout des ammonites et des bélemnites.

Dans tout le bassin polaire, la température est restée au-dessous de zéro pendant tout l'été. L'air avait peu d'humidité. L'hiver et le printemps, le ciel était clair. Par contre, il y avait du brouillard vers la fin de l'été.

Et maintenant, que reste-t-il à faire pour explorer les contrées arctiques ? Markham, président de la société de géographie de Londres, pense qu'une expédition passant par le Jones-Sund au sud de l'île de Grant-Land (à l'est du Groënland) devrait explorer l'espace de 400 milles qui sépare le Grant-Land de l'île de St-Patrick, au nord des îles les plus septentrionales de l'Amérique, tandis qu'une seconde expédition devrait explorer le nord du Groënland et une troisième renouveler le voyage de Nansen en cherchant à toucher cette fois le pôle

mondaines accoutumées à toutes les douceurs de la terre, augmentaient son malaise.

— Que de choses dont je puis me passer ! murmura-t-elle. Dieu en soit béni !

Elle traversait une pièce d'une richesse sévère destinée aux auditions de musique ; puis, de ce salon où trônait un piano à queue en palissandre, dont la surface vernie avait des reflets de miroir, elle passa dans la chambre même de Marie-Alice, vaste pièce bondée de meubles rares et précieux.

La grande artiste n'avait point entendu son pas sur le tapis, elle fut donc surprise à la vue de la cornette blanche ; mais tout de suite, elle s'avança la main tendue :

— Soyez la bien venue, sœur Florence, il y a un temps infini, il me semble, que je n'ai vu ni votre chère personne, ni votre aumônière, des années, des siècles.

(La suite prochainement.)

nord. En attendant que des explorateurs moins audacieux que Nansen tentent ces expéditions, l'aéronaute Andrée après un premier essai fait en 1896, est parti pour le pôle nord en ballon, l'année suivante. Il n'est pas revenu. Et quand on songe à tous les obstacles que Nansen et son compagnon ont surmontés pour atteindre la Terre de François-Joseph et pour rentrer dans leur patrie, on ne peut se défendre de la triste pensée qu'André restera enseveli dans les glaces de la mer polaire.

SOIR DE VIE

Les fleurs enlevées, la table somptueuse desservie, la salle à manger et les salons reprenaient leur aspect accoutumé de sévérité bourgeoise. Deux frotteurs s'activaient à polir le parquet maculé par les vestiges du lunch et le piétinement de la foule. Mme Sarlat avait encore dans les yeux l'animation de la scène qui se passait là quelques heures auparavant, et une brusque impression de froid la saisit devant ce vide de l'appartement silencieux... Vide, froide et silencieuse, n'était-ce pas ainsi que serait sa vie, maintenant que tout ce qui en faisait le charme était parti ?... Prête à éclater en sanglots, elle poussa vivement la porte et regagna sa chambre, le cœur défaillant.

Renvoyant sa femme de chambre qui enveloppait avec des soins pieux la toilette de gala, — une robe de velours qui resta gigantesque sur le lit, manches gonflées et traîne pendante, — la mère désolée s'abattit sur une chauffeuse au coin du feu... Tant de fois Suzette était venue là, en peignoir et en pantoufles, bavarder avant de se coucher !... Les bonnes causeries, les longues câlineries ! Ces jours-là ne se retrouveraient plus !... Suzette était mariée depuis le matin, et à l'heure présente filait à toute vapeur vers la mer bleue, en compagnie du monsieur qui serait tout pour elle maintenant...

Les parents qui, depuis dix-neuf ans, lui donnaient tant de tendresse, devaient passer au second plan... Comment la loi et la religion pouvaient-elles sanctionner une si monstrueuse ingratitude ?... pensait Mme Sarlat en révolte, pleurant de tout son cœur et maudissant son genre de toute son âme... comme le font toutes les mères le premier jour où elles acquièrent le titre de belles-mères !

Depuis trois mois ils vivaient tous dans une surexcitation fiévreuse du corps et de l'esprit, dans l'attente de ce fameux jour qui barrait le temps, d'un rai d'or pour la petite fiancée, d'une bande noire pour la craintive maman... Il y avait eu tant de choses à penser, à préparer : le nid à ouater, le trousseau à compléter, les toilettes à essayer, la série interminable, mortelle des visites à faire et à recevoir, et comme couronnement cette désagréable journée où Mme Sarlat, à force de se raidir contre son émotion, en était arrivée à n'être plus qu'un automate perfectionné à saluts et à sourires. Aussi, tombant soudainement dans le calme plat après ce tourbillon fantastique, courbaturée, étourdie, énérvée, elle mit naturellement à profit cette heure de détente et de solitude pour pleurer comme une Niobé.

... Pourvu que Suzette fût heureuse, du moins !... Devant l'inconnu de l'insondable avenir, Mme Sarlat trembla, prise de doutes peureux... N'avait-elle point livré son trésor à la légère ?...

Sans doute, les renseignements recueillis par son mari sur André Montsabert étaient excellents ; médecin, beau garçon, belle santé, clientèle nombreuse, situation assurée, quel passeport auprès de toutes les mères !... Puis, enfin,

il plaisait à Suzette, et c'était là le grand point !... Mais les défauts de caractère se révèlent seulement dans l'intimité...

Et quand même André fût le meilleur homme du monde, il était homme ! Cela suffisait pour que ses impressions, ses pensées, ses sentiments fussent à mille lieues de Suzette ! Il ne pouvait avoir la vue assez subtile, le tact assez léger pour démêler les rouages si compliqués, si fragiles dont se composent un cœur et une cervelle de femme, et pour en analyser les vibrations ténues...

Et bien des fois, par sa maladresse inconsciente, il embrouillerait tout à son insu... Par lui, Suzette, la chère mignonne adorée, connaîtrait la douleur. Pourquoi s'illusionner ? Pouvaient-on espérer que la loi commune l'épargnerait ? C'était forcé, c'était fatal !...

Même dans l'isolement enchanté de la lune de miel, il se produit parfois des froissements, des malentendus qui séparent deux êtres pour la vie !...

Et quand le monde les reprendrait, que d'écueils nouveaux surgiraient où la frêle barque qui portait le jeune ménage et son bonheur pouvait sombrer !

Quand le fameux bandeau symbolique serait enlevé, que de déceptions se succéderaient pour la jeune femme !...

Elle traverserait les mêmes crises que les autres ; elle verrait avec stupeur l'amour de son mari se refroidir jusqu'à la congélation... Elle subirait les révoltes, les désespoirs, toutes les affres de l'abandon lent et progressif, peut-être aussi, grand Dieu ! les tentations où sombrent cœur et volonté !...

Elle les connaissait bien, elle, ces rudes étapes, pour les avoir franchies autrefois. Elle avait souffert, pensait-elle, tout ce qu'on peut souffrir : les indignations exaspérées, les désespoirs fous où tous les ressorts vitaux tendus menacent de se briser. Et M. Sarlat n'était pourtant pas un méchant homme ; on le lui disait alors, et aujourd'hui que la science de la vie lui avait apporté la modération de jugement et d'indulgence, elle le pensait aussi... C'était simplement un homme aimable, trop aimable, disposé à cueillir toutes les roses du chemin pour en fleurir sa boutonnière...

Mais, pour la jeune femme outragée dans sa fierté et dans son amour, c'était un hypocrite et un menteur, près de qui il lui semblait impossible de vivre... Et justement un autre s'était trouvé là pendant cette tempête, lui parlant d'une tendresse passionnée et respectueuse, telles qu'en rêvent toutes les femmes. Il lui offrait un divorce, puis un mariage à l'étranger, toute une existence nouvelle dont le bonheur effacerait les mauvais souvenirs... La tête perdue, le cœur meurtri, le vertige la gagnait ; elle allait obéir aux paroles tentatrices, quand Suzette l'avait sauvée...

Une nuit, la petite s'éveilla, étranglée par le croup... Tout avait disparu en dehors de ce berceau où la chérie suffoquait et sur lequel le père et la mère, rapprochés dans l'angoisse, restaient penchés nuit et jour... Et le danger une fois écarté, quand l'enfant s'endormit en leur souriant, un calme immense, bienfaisant, descendit dans l'âme de Mme Sarlat... Qu'étaient les agitations fiévreuses d'antan auprès de la terrible secousse qu'elle venait d'éprouver !

Elle ne ressentait plus ni colère ni rancune contre son mari : une révolution s'était faite en elle ; la mère avait remplacé la femme : elle venait de comprendre que, de tous les sentiments humains, l'amour maternel seul est capable de remplir une vie.

Comme ils étaient loin, reculés tout au fond du passé, ces souvenirs troublants !... Depuis, elle avait vécu forte et sereine, entièrement occupée de sa fille, goûtant avec délices les joies